

CÉLINE LACOSTE

(AUTRE ÉTUDE DE JEUNE FILLE)

A Georges Hérelle.

CÉLINE LACOSTE

(AUTRE ÉTUDE DE JEUNE FILLE)

I

— « Tu ne t'es pas trompé, » dit le docteur Salvan après l'auscultation.

— « Ainsi?... » reprit anxieusement le malade.

— « Touche toi-même. Pas un symptôme ne manque; tu as une hypertrophie du cœur, et très avancée. »

En disant ces mots, le docteur Salvan fixait les yeux sur son ami. Ce dernier ne frissonna pas; il se rajusta en silence, puis ces deux hommes s'assirent et se regardèrent longuement. Ils se revoyaient après de nombreuses années. Médecins tous les deux, ils avaient étudié ensemble, mais la vie les avait séparés. Jean Lacoste s'était établi en province. Henri Salvan était resté à Paris; il y avait conquis assez vite une célébrité que son fils, le spécialiste en maladies nerveuses, a fait oublier depuis. Il habitait, rue

de l'Université, le premier étage d'un hôtel du dernier siècle avec de hautes fenêtres ouvrant sur des jardins, en sorte que la paix profonde de la pièce rendait plus sinistre ce diagnostic de mort prononcé devant la verdure naissante des beaux arbres. On était au mois de mars de l'année 1868 et la journée était admirablement douce et calme. Salvan était alors un homme de cinquante-six ans, grand et maigre, toujours rasé. Sa tête fine, ses lèvres minces et ses yeux durs contrastaient singulièrement avec la bonhomie un peu rustique empreinte sur le visage du médecin de campagne, son ancien camarade. Celui-ci s'était affaissé sur sa chaise et ne cachait rien de son désespoir.

— « Je le savais, » dit-il tristement, « depuis ma maladie de l'année dernière, et pourtant je n'y voulais pas croire. Que deviendront ma femme et ma fille? »

— « Je te croyais à ton aise? » interrogea l'autre.

— « Ah! ce n'est pas la question d'argent qui m'inquiète : mais notre bonne vie, notre vie si douce de quinze années!... »

C'était pitié de voir cet homme, vigoureux d'apparence, brisé ainsi par une douleur sans égoïsme. Bien qu'endurci par une expérience continuelle des maladies et des angoisses, Salvan supporta ce spectacle

avec peine. Lorsque l'homme retrouve les compagnons de sa jeunesse après une longue absence, il semble qu'il rajeunisse un moment à leur contact, et qu'il sente renaître en lui cette âme d'autrefois, avec laquelle il les a aimés? Le grand médecin n'échappait pas à cette émotion; aussi tremblait-il un peu quand il se leva pour congédier son ami. — « Mon pauvre Lacoste, » dit-il, « je ne suis pas libre, j'ai une consultation où je dois retrouver mon fils. Il n'y a pas de dimanche pour nous. Disons-nous adieu... Tiens, » continua-t-il brusquement, « embrasse-moi. »

L'un et l'autre pleuraient en se quittant. Le docteur Salvan accompagna son ami de province jusque dans la cour, puis il monta lestement dans son coupé, qui partit à grand bruit. Le docteur Lacoste regarda l'équipage disparaître au coin de la rue du Bac et s'éloigna seul, à pied. C'était un dimanche en effet, et quatre heures sonnaient à l'horloge de l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, devant laquelle il passait. Il n'est pas à Paris d'instant plus propice à la rêverie, lorsque l'après-midi a été beau et que le ciel reste longtemps clair. Une foule joyeuse emplit les rues. Les petits bourgeois et les ouvriers, en habits de fête, reviennent de la campagne, satisfaits et fatigués. Il se fait là une sorte de repos entre le travail de la veille, qui assourdissait la ville de son tumulte,

et le travail du lendemain, qui jettera de nouveau sur le pavé la cohue inquiète des gens d'affaires. C'est alors qu'au milieu des passants oisifs et des boutiques fermées le promeneur qui suit ses pensées aperçoit mieux l'inanité finale et suprême de ses propres efforts. Que d'existences étrangères à la nôtre et sans doute pareilles s'agitent dans ces maisons à sept étages ! Sommes-nous assez inconnus à cette multitude de nos semblables ! Ces idées assiégeaient le docteur Lacoste pendant qu'il parcourait les trottoirs, s'enfonçant machinalement du côté du quartier Latin. Une impression surtout lui fit mal. Dans une des rues qui avoisinent le Luxembourg, une porte ouverte lui permit d'entrevoir l'intérieur d'un pensionnat religieux : le jardin était petit, mais déjà vert, des oiseaux chantaient, des bordures de buis couraient le long des plates-bandes, un essaim de jeunes filles s'était échappé sur les pelouses. Au milieu d'elles apparaissaient quelques sœurs dans le costume de la communauté, bleu et noir avec la coiffe noire et blanche. La porte se referma. Cette vision d'une existence heureuse et reposée rappela trop vivement au malade sa femme et sa fille, qui le croyaient à Paris pour des affaires d'argent. C'était l'heure où chaque dimanche, après les vêpres, qui finissent tard, elles allaient par les temps secs le

long de la route plantée de peupliers. Il les voyait là-bas, dans ce coin isolé de l'Auvergne. Elles marchaient sans doute maintenant, calmes, contentes, et parlaient de lui. Le soleil couchant projetait devant elles l'ombre démesurément allongée des arbres, et leur promenade à pas lents, sur ce chemin silencieux, semblait au père le symbole de la vie heureuse qu'il lui faudrait quitter bientôt. Alors sa solitude au milieu de ce désert peuplé lui fit horreur ; il se souvint de son fils, qui achevait, à Paris, ses études de médecine, lui aussi, comme le fils de son ami Salvan. Hélas ! avec une autre nature et sans aucune promesse de talent ! Bien que le père eût, par des raisons particulières, résolu de cacher au jeune homme son voyage et sa maladie, il remonta, pour essayer de le trouver, là-haut, près de l'avenue de l'Observatoire. L'étudiant était sorti. — « Il est avec quelque maîtresse, » — pensa le docteur, qui à d'autres moments aurait souri avec indulgence, malgré tout, à cette idée. Elle lui fit horreur à cette seconde et il ne laissa pas son nom. Il avisa une voiture. Deux heures après il prenait le train pour Clermont.

La nuit s'écoula sans qu'il fermât les yeux. Il n'avait pas mangé depuis le dimanche matin. Une

légère fièvre le tenait éveillé, et le bruit monotone des roues approfondit tellement la rêverie que cet homme, déjà ému par la certitude de sa fin prochaine, attendri outre mesure par l'attente de ce qu'il aimait le mieux au monde, sa femme et sa fille, se prit à revenir, pour la première fois peut-être, sur toute sa vie, qu'il passa en revue d'un coup, avec la lucidité extraordinaire de mémoire qui se remarque chez les malades et chez les voyageurs.

Onphelin de père et de mère, il avait grandi sans famille, peu aimé, peu heureux, entre les quatre murs d'un collège de province. A vingt ans, il s'était réveillé de ces dix années de prison, maître d'une petite fortune qui assurait son indépendance, et sans parents pour le diriger. Une certaine facilité à écrire, qu'il prit pour une vocation, l'avait fait rêver de la gloire littéraire. Il partit aussitôt pour Paris avec un recueil de vers dans sa valise. On était en 1836. Pour avoir pleuré sur les *Méditations*, derrière ses dictionnaires, durant les longues études du soir, et défendu les *Orientales* à coups de poing dans la cour du lycée, Lacoste se croyait poète. Il l'était au sens habituel et dangereux du mot, qui pour la plupart désigne simplement une créature nerveuse et fine, facile à la douleur comme à la joie, et sans cesse remuée par les nobles sympathies. Il manquait

de la puissance d'expression qui ne s'acquiert pas, et il n'eût jamais consenti à cette analyse continuelle de son propre cœur qui jette l'écrivain hors de la vie et l'introduit dans l'art. Aussi sa ferveur littéraire dura-t-elle peu. — « Les poètes m'ont guéri de la poésie, » — disait-il en plaisantant, car il avait connu de près quelques-uns des jeunes maîtres les plus célèbres; et sa simplicité de provincial s'était révoltée contre la double existence de ces Parisiens, gens de plaisir autant que de pensée, assez élégants et assez discrets pour ne s'exalter qu'une plume à la main et dans la solitude de leur cabinet de travail.

Il avait rencontré un étudiant pauvre et sérieux, ce même Salvani qui devait lui signifier son arrêt de mort. A sa suite, il s'était lancé dans la Science. Il n'était pas assez fort pour ces études : elles lui furent funestes. Elevé par le vieil aumônier de son lycée, resté chrétien jusqu'à l'âge d'homme, il abjura ses croyances une à une sous la parole de son ami. Il appartenait à cette époque et à cette famille d'esprits dont le délicat et malheureux Jouffroy a écrit la confession. Un sentiment trop sérieux de la vie lui interdisait comme un crime le doute et l'indifférence. La foi déracinée entraînait et arrachait avec elle les parties les plus nobles et les plus vives de son cœur. Il connut les révoltes aussitôt réprimées,

les retours désolés vers un passé à jamais évanoui, les regrets si voisins des remords, et toute cette lamentation dont l'écho magnifique remplit encore les chants des grands poètes de cette époque. Lui aussi, comme Henri Heine, il tendit les mains vers les étoiles indifférentes; lui aussi, il étouffa dans cet univers géométrique où l'emprisonnait la Science, ou plutôt la philosophie assez courte que certains savants de cet âge appelaient de ce nom. Lui aussi il cria : — « Est-ce là une réponse? » — La lueur mystique s'était éteinte pour ne plus se rallumer.

Ces idées dévorantes le préservèrent presque absolument de la passion et de la débauche. Cinq années durant, il apprit et il travailla sans relâche; puis son cœur se détendit, la tendresse domina, et, las de cette science pure qui le glaçait, il quitta Paris. On était à un moment du siècle où les résolutions extrêmes et les généreuses utopies n'étonnaient pas les jeunes gens : celui-ci retourna dans son pays et se fit médecin de campagne à Aydat.

Aydat est un petit village d'Auvergne, situé à six lieues environ de Clermont, parmi les montagnes et les bois, au bord d'un lac. Ce lac d'Aydat n'est pas très grand, mais l'eau en est d'une pureté admirable. Ce n'est pas l'azur sombre du lapis. La turquoise est plus pâle. Un beau saphir trempé de

soleil donnerait seul l'idée de cette nappe d'eau transparente. Des ajoncs en garnissent les bords, et trois vieilles barques de pêcheurs s'y promènent en toute saison. Le docteur Lacoste fit bâtir au bord de ce lac, qu'un drame romanesque devait plus tard rendre tristement fameux (voir *le Disciple*), une maison entourée d'un verger. Il desservait quelques bourgs de la plaine et plusieurs hameaux perdus dans les montagnes. Comme sa fortune personnelle lui permettait de ne pas exiger beaucoup de ses malades, il fut vite connu dans tout le pays. L'action utile et la contemplation des champs apaisèrent par degrés ses tristesses philosophiques, dont toute l'amertume s'amassa au fond de son âme sans plus remonter à la surface. Longtemps cette vie lui suffit. Puis, vers la trente-cinquième année, l'austérité de son âme se détendit. Le rêve d'une famille vint tenter sa solitude. Et il se maria. Il choisit une fille bourgeoise. Il la voulut très simple, par haine des poètes et des romanciers, qu'il avait trop aimés autrefois. Il fut, non pas heureux, mais content, et la seule douleur un peu vive de cette époque lui vint de son fils. Ce garçon, comme il arrive souvent, ressemblait à sa mère. Seulement les qualités de la femme du ménage aboutissaient chez l'enfant à l'égoïsme étroit, commun et intéressé. Son père avait d'abord voulu

l'élever, puis il reconnut vite chez Pierre une irréparable médiocrité, avec un fonds de méchanceté froide. Il se dégoûta de cette éducation, que ses occupations forcées rendaient difficile et peu efficace. Il mit son fils au lycée, comme interne, puis l'envoya à Paris, étudier la médecine. Le jeune homme y travailla peu. Il y fit des dettes, malgré la pension assez forte que lui servait son père. Des dissentiments éclatèrent, si aigus que l'étudiant venait de rester, à la date où commence ce récit, plus de quinze mois sans rentrer à Aydat.

Quelques années après ce fils, une fille était venue, que Mme Lacoste avait appelée Céline. Et dans cette route de Clermont à Paris, qu'il savait bien accomplir pour la dernière fois, ce n'étaient pas les souvenirs de sa triste jeunesse ou de son mariage sans flamme, ce n'était pas non plus ses rapports avec son fils qui s'offraient volontiers à la mémoire du docteur Lacoste : il les évoquait par contraste, pour que la figure de sa fille se détachât au milieu d'une plus pure lumière. L'amour d'un père ou d'une mère a cela de précieux et de rare que, n'étant point né d'attraits présents et passagers, il embrasse les enfants tout entiers depuis la première heure de leur vie. Aussi M. Lacoste retrouvait-il sous toutes ses formes l'image de cette fille qu'il avait aimée

à tous les instants, et il revoyait les diverses toilettes qui avaient le mieux convenu aux divers âges de sa gracieuse beauté. Comme ses souvenirs affluaient en lui avec une abondance extraordinaire, il ressentit un bonheur amer à les rappeler par ordre, pour mieux approfondir sa douleur, et de crainte que la confusion des temps ne lui dérobât un des chers détails de ce passé... Comme il s'ennuyait de nouveau lorsqu'elle lui était née! Il aimait sa femme, sans doute, mais il gardait tant de choses sans les jamais dire, qu'il la considérait malgré lui comme un être un peu inférieur. Il s'était répété si souvent qu'il aurait un second fils, mais que ce fils ressemblerait au premier, dont la petite personnalité se dessinait déjà avec des traits si détestables. Il y eut donc pour lui dans la venue de Céline quelque chose de doux et d'inespéré, et cette âme d'athée, habituée à toujours attendre le pire, jouit délicieusement de ce bonheur auquel elle avait renoncé par avance. Dans les premières années cependant, Céline grandissait sans qu'il l'aimât autant qu'il devait faire plus tard. Elle n'était guère à ses yeux qu'une gentille poupée. Ce fut par un soir d'automne, quand elle avait cinq ans, qu'il comprit pour la première fois l'exquise sensibilité de son enfant. Ce soir-là, il rentrait de ses visites profondément at-

tristé : une jeune paysanne qu'il avait soignée et sauvée de la mort le mois d'auparavant s'était enfuie à Paris avec le fils d'un riche notaire. Le médecin se repentait presque d'avoir rendu cette malheureuse à la vie. Il se demandait si nous faisons du bien ou du mal aux hommes en altérant l'ordre marqué par la nature. Pendant que sa femme surveillait les derniers apprêts du repas, et que le domestique pansait le cheval en sifflant, il s'était assis sur un banc de pierre devant le rez-de-chaussée. La croisée était ouverte derrière lui, en sorte qu'il dépassait des épaules l'appui de la fenêtre. Le soleil se couchait sur le lac, et le ciel, que l'eau réfléchissait tout entier, avait revêtu ces teintes étranges dont les grands artistes lombards ont seuls rendu l'incomparable délicatesse. L'horizon était vert et rose. Les rainettes criaient doucement, et leurs murmures singuliers montaient vers les premières étoiles avec une suavité triste qui accompagnait bien ce paysage d'octobre. Une larme coulait le long de la joue du médecin, quand il entendit un gémissement. Il se retourna : sa fille était montée sur une chaise de la chambre, derrière lui, pour le surprendre et l'embrasser. Elle l'avait vu pleurer, et elle sanglotait.

Elle ne voulut jamais expliquer ces sanglots. La pudeur des enfants est infinie; aussi souvent ignore-

t-on combien ils souffrent, sans se plaindre, d'une parole dure ou d'une indifférence. A partir de cette soirée, le docteur considéra sa fille avec plus d'attention, il l'étudia, et découvrit en elle une nature choisie; si fine, qu'il l'admira comme une fleur unique dont il écartait tout souffle trop froid, toute émotion trop violente. Il reconnaissait chez elle, transformées en regards, en gestes, en intentions natives, les pensées délicates qui avaient visité sa jeunesse. Elle était, visible et présente, l'âme qu'il avait rêvée pour lui-même et qu'il n'avait jamais eue, toute de pureté et de beauté. Il savait déjà qu'une hérédité matérielle compose le sang des enfants du sang des parents. Il apprit que les idées aussi passent dans la famille, et que la grâce innée dont nous nous étonnons est faite des vertus des aïeux qui composent le cœur des générations nouvelles.

Comme il vieillissait alors, et qu'un jeune médecin de valeur s'était établi à Saint-Amand-Tallende, petite ville voisine d'Aydat, il était plus libre et vivait davantage avec sa fille. Ils entreprenaient de longues promenades. Dès les premiers temps, elle marchait bien. Ils parcouraient les volcans d'Auvergne, dont les cratères, aujourd'hui éteints, affectent les formes bizarres des paysages lunaires. Ils partaient, par les matinées d'avril surtout, pour dé-

jeuner hors de la maison. Au printemps, après les premières pluies, les pelouses fleuries des montagnes sont d'une merveilleuse fraîcheur : les bestiaux, lâchés en pleins pâturages, apparaissent sur les pentes; les clochettes des vaches s'entendent de loin, et l'eau des lacs est aussi bleue que le ciel. Sur les hauteurs où poussent les pensées sauvages, ils allaient, son enfant et lui, et causaient, car c'était entre eux une conversation continue. Céline, sérieuse déjà, posait à son père des questions qui affermissaient encore chez ce dernier certaines convictions acceptées d'avance. Les enfants bien nés pensent si droit que leurs impressions renouvellent en ceux qui les aiment l'évidence diminuée de la justice. Aussi parfois arrivait-il à cet homme longtemps éprouvé de se sentir pénétré par l'immense bonté de la nature, au point qu'il prenait son enfant entre ses bras et l'étreignait avec emportement. Il ne pouvait se rassasier de la possession de cette âme, dont les moindres moments lui appartenaient. Est-il un sentiment plus exquis et plus humain en effet que celui d'un père pour sa fille, alors qu'il y pressent la femme encore à venir, et qu'il voit sous ses yeux, sous ses pensées, éclore cet esprit qui emprunte seulement aux choses leur charme et leur fleur de beauté? Le père de Céline avait connu l'anxiété et le

malaisé de nos poètes modernes, il s'en reposait au spectacle des naïves émotions de sa fille. Il respectait pieusement cette naïveté. Sceptique, il la voulut catholique. Rêveur, il défendit qu'on lui apprît la musique. Il pensait que les distractions de l'art affinent et exaspèrent encore les sensations. Peut-être se trompait-il; les sensations inexprimées ne torturent-elles pas davantage, et l'art ne nous guérit-il pas de nos misères en nous habituant à les contempler dans notre imagination, comme si elles nous étaient étrangères?

Maintenant que ces joies de chaque jour allaient finir, et pour toujours, le médecin en goûtait mieux la poignante douceur. Il se reprochait de n'avoir pas encore aimé assez cette fille qu'il devait quitter si vite. Il demeura seul toute la nuit dans le wagon où il était monté, et parfois, fou de douleur, il s'étendait sur les coussins, la tête dans les mains, pour sangloter comme un enfant. Au petit jour, il arrivait à Clermont. Des courses forcées pour ses paysans, des visites, quelques emplettes le retinrent à la ville la matinée et une partie de l'après-midi. Il n'entra dans Aydat qu'à la nuit tombante. Les lanternes de la voiture étaient déjà allumées, et c'est dans une clarté tremblotante et presque